

*À la mémoire de Saint-Pol-Roux
Poète assassiné.*

Il fut précédé par un grand déploiement d'appareil militaire. D'abord deux troufions, tous deux très blonds, l'un dégingandé et maigre, l'autre carré, aux mains de carrier. Ils regardèrent la maison, sans entrer. Plus tard vint un sous-officier. Le troufion dégingandé l'accompagnait. Ils me parlèrent, dans ce qu'ils supposaient être du français. Je ne comprenais pas un mot. Pourtant je leur montrai les chambres libres. Ils parurent contents.

Le lendemain matin, un torpédo militaire, gris et énorme, pénétra dans le jardin. Le chauffeur et un jeune soldat mince, blond et souriant, en extirpèrent deux caisses, et un gros ballot entouré de toile grise. Ils montèrent le tout dans la chambre la plus vaste. Le torpédo repartit, et quelques heures plus tard j'entendis une cavalcade. Trois cavaliers apparurent. L'un d'eux mit pied à terre et s'en fut visiter le vieux bâtiment de pierre. Il revint, et tous, hommes et chevaux, entrèrent dans la grange qui me sert d'atelier. Je vis plus tard qu'ils avaient enfoncé le valet de mon établi entre deux pierres, dans un trou du mur, attaché une corde au valet, et les chevaux à la corde.

Pendant deux jours il ne se passa plus rien. Je ne vis plus personne. Les cavaliers sortaient de bonne heure avec leurs chevaux, ils les ramenaient le soir, et eux-mêmes couchaient dans la paille dont ils avaient garni la soupente.

Puis, le matin du troisième jour, le grand torpédo revint. Le jeune homme souriant chargea une cantine spacieuse sur son épaule et la porta dans la chambre. Il prit ensuite son sac qu'il déposa dans la chambre voisine. Il descendit et, s'adressant à ma nièce dans un français correct, demanda des draps.

Ce fut ma nièce qui alla ouvrir quand on frappa. Elle venait de me servir mon café, comme chaque soir (le café me fait dormir). J'étais assis au fond de la pièce, relativement dans l'ombre. La porte donne sur le jardin, de plain-pied. Tout le long de la maison court un trottoir de carreaux rouges très commode quand il pleut. Nous entendîmes marcher, le bruit des talons sur le carreau. Ma nièce me regarda et posa sa tasse. Je gardai la mienne dans mes mains.

Il faisait nuit, pas très froid : ce novembre-là ne fut pas très froid. Je vis l'immense silhouette, la casquette plate, l'imperméable jeté sur les épaules comme une cape.

Ma nièce avait ouvert la porte et restait silencieuse. Elle avait rabattu la porte sur le mur, elle se tenait elle-même contre le mur, sans rien regarder. Moi je buvais mon café, à petits coups.

L'officier, à la porte, dit : « S'il vous plaît. » Sa tête fit un petit salut. Il sembla mesurer le silence. Puis il entra.

La cape glissa sur son avant-bras, il salua militairement et se découvrit. Il se tourna vers ma nièce, sourit discrètement en inclinant très légèrement le buste. Puis il me fit face et m'adressa une révérence plus grave. Il dit : « Je me nomme Werner von Ebrennac. » J'eus le temps de penser, très vite : « Le nom n'est pas allemand. Descendant d'émigré protestant ? » Il ajouta : « Je suis désolé. »

Le dernier mot, prononcé en traînant, tomba dans le silence. Ma nièce avait fermé la porte et restait adossée au mur, regardant droit devant elle. Je ne m'étais pas levé. Je déposai lentement ma tasse vide sur l'harmonium et croisai mes mains et attendis.

L'officier reprit : « Cela était naturellement nécessaire. J'eusse évité si cela était possible. Je pense mon ordonnance fera tout pour votre tranquillité. » Il était debout au milieu de la pièce. Il était immense et très mince. En levant le bras il eût touché les solives.

Sa tête était légèrement penchée en avant, comme si le cou n'eût pas été planté sur les épaules, mais à la naissance de la poitrine. Il

n'était pas voûté, mais cela faisait comme s'il l'était. Ses hanches et ses épaules étroites étaient impressionnantes. Le visage était beau. Viril et marqué de deux grandes dépressions le long des joues. On ne voyait pas les yeux, que cachait l'ombre portée de l'arcade. Ils me parurent clairs. Les cheveux étaient blonds et souples, jetés en arrière, brillant soyeusement sous la lumière du lustre.

Le silence se prolongeait. Il devenait de plus en plus épais, comme le brouillard du matin. Epais et immobile. L'immobilité de ma nièce, la mienne aussi sans doute, alourdissaient ce silence, le rendaient de plomb. L'officier lui-même, désorienté, restait immobile, jusqu'à ce qu'enfin je visse naître un sourire sur ses lèvres. Son sourire était grave et sans nulle trace d'ironie. Il ébaucha un geste de la main, dont la signification m'échappa. Ses yeux se posèrent sur ma nièce, toujours raide et droite, et je pus regarder moi-même à loisir le profil puissant, le nez proéminent et mince. Je voyais, entre les lèvres mi-jointes, briller une dent d'or. Il détourna enfin les yeux et regarda le feu dans la cheminée et dit : « J'éprouve un grand estime pour les personnes qui aiment leur patrie », et il leva brusquement la tête et fixa l'ange sculpté au-dessus de la fenêtre. « Je pourrais maintenant monter à ma chambre, dit-il. Mais je ne connais pas le chemin. » Ma nièce ouvrit la porte qui donne sur le petit escalier et commença de gravir les marches, sans un regard pour l'officier, comme si elle eût été seule. L'officier la suivit. Je vis alors qu'il avait une jambe raide.

Je les entendis traverser l'antichambre, les pas de l'Allemand résonnèrent dans le couloir, alternativement forts et faibles, une porte s'ouvrit, puis se referma. Ma nièce revint. Elle reprit sa tasse et continua de boire son café. J'allumai une pipe. Nous restâmes silencieux quelques minutes. Je dis : « Dieu merci, il a l'air convenable. » Ma nièce haussa les épaules. Elle attira sur ses genoux ma veste de velours et termina la pièce invisible qu'elle avait commencé d'y coudre.

Le lendemain matin l'officier descendit quand nous prenions notre petit déjeuner dans la cuisine. Un autre escalier y mène et je ne sais si l'Allemand nous avait entendus ou si ce fut par hasard qu'il prit ce chemin. Il s'arrêta sur le seuil et dit : « J'ai passé une très bonne nuit. Je voudrais que la vôtre fût aussi bonne ». Il regardait la vaste pièce en souriant. Comme nous avions peu de bois et encore moins de charbon, je l'avais repeinte, nous y avions amené quelques meubles, des cuivres et des assiettes anciennes, afin d'y confiner notre vie pendant l'hiver. Il examinait cela et l'on voyait luire le bord de ses dents très blanches. Je vis que ses yeux n'étaient pas bleus comme je l'avais cru, mais dorés. Enfin, il traversa la pièce et ouvrit la porte sur le jardin. Il fit deux pas et se retourna pour regarder notre longue maison basse, couverte de treilles, aux vieilles tuiles brunes. Son sourire s'ouvrit largement.

— Votre vieux maire m'avait dit que je logerais au château, dit-il en désignant d'un revers de main la prétentieuse bâtisse que les arbres dénudés laissaient apercevoir, un peu plus haut sur le coteau. Je féliciterai mes hommes qu'ils se soient trompés. Ici c'est un beaucoup plus beau château.

Puis il referma la porte, nous salua à travers les vitres, et partit.

Il revint le soir à la même heure que la veille. Nous prenions notre café. Il frappa, mais n'attendit pas que ma nièce lui ouvrît. Il ouvrit lui-même : « Je crains que je vous dérange, dit-il. Si vous le préférez, je passerai par la cuisine : alors vous fermerez cette porte à clef. » Il traversa la pièce, et resta un moment la main sur la poignée, regardant les divers coins du fumoir. Enfin il eut une petite inclinaison du buste : « Je vous souhaite une bonne nuit », et il sortit.

Nous ne fermâmes jamais la porte à clef. Je ne suis pas sûr que les raisons de cette abstention fussent très claires ni très pures. D'un accord tacite nous avions décidé, ma nièce et moi, de ne rien changer à notre vie, fût-ce le moindre détail : comme si l'officier

n'existait pas ; comme s'il eût été un fantôme. Mais il se peut qu'un autre sentiment se mêlât dans mon cœur à cette volonté : je ne puis sans souffrir offenser un homme, fût-il mon ennemi.

Pendant longtemps, — plus d'un mois, — la même scène se répéta chaque jour. L'officier frappait et entraînait. Il prononçait quelques mots sur le temps, la température, ou quelque autre sujet de même importance : leur commune propriété étant qu'ils ne supposaient pas de réponse. Il s'attardait toujours un peu au seuil de la petite porte. Il regardait autour de lui. Un très léger sourire traduisait le plaisir qu'il semblait prendre à cet examen, — le même examen chaque jour et le même plaisir. Ses yeux s'attardaient sur le profil incliné de ma nièce, immanquablement sévère et insensible, et quand enfin il détournait son regard j'étais sûr d'y pouvoir lire une sorte d'approbation souriante. Puis il disait en s'inclinant : « Je vous souhaite une bonne nuit », et il sortait.

Les choses changèrent brusquement un soir. Il tombait dehors une neige fine mêlée de pluie, terriblement glaciale et mouillante. Je faisais brûler dans l'âtre des bûches épaisses que je conservais pour ces jours-là. Malgré moi j'imaginais l'officier, dehors, l'aspect saupoudré qu'il aurait en entrant. Mais il ne vint pas. L'heure était largement passée de sa venue et je m'agaçais de reconnaître qu'il occupait ma pensée. Ma nièce tricotait lentement, d'un air très appliqué.

Enfin des pas se firent entendre. Mais ils venaient de l'intérieur de la maison. Je reconnus, à leur bruit inégal, la démarche de l'officier. Je compris qu'il était entré par l'autre porte, qu'il venait de sa chambre. Sans doute n'avait-il pas voulu paraître à nos yeux sous un uniforme trempé et sans prestige : il s'était d'abord changé.

Les pas,—un fort, un faible,— descendirent l'escalier. La porte s'ouvrit et l'officier parut. Il était en civil. Le pantalon était d'épaisse flanelle grise, la veste de tweed bleu acier enchevêtré de mailles d'un brun chaud. Elle était large et ample, et tombait avec un négligé plein d'élégance. Sous la veste, un chandail de grosse laine écrue moulait le torse mince et musclé.

— Pardonnez-moi, dit-il. Je n'ai pas chaud. J'étais très mouillé et ma chambre est très froide. Je me chaufferai quelques minutes à

votre feu.

Il s'accroupit avec difficulté devant l'âtre, tendit les mains. Il les tournait et les retournait. Il disait : « Bien !... Bien !... » Il pivota et présenta son dos à la flamme, toujours accroupi et tenant un genou dans ses bras.

— Ce n'est rien ici, dit-il. L'hiver en France est une douce saison. Chez moi c'est bien dur. Très. Les arbres sont des sapins, des forêts serrées, la neige est lourde là-dessus. Ici les arbres sont fins. La neige dessus c'est une dentelle. Chez moi on pense à un taureau, trapu et puissant, qui a besoin de sa force pour vivre. Ici c'est l'esprit, la pensée subtile et poétique.

Sa voix était assez sourde, très peu timbrée. L'accent était léger, marqué seulement sur les consonnes dures. L'ensemble ressemblait à un bourdonnement plutôt chantant.

Il se leva. Il appuya l'avant-bras sur le linteau de la haute cheminée, et son front sur le dos de sa main. Il était si grand qu'il devait se courber un peu, moi je ne me cognerais pas même le sommet de la tête.

Il demeura sans bouger assez longtemps, sans bouger et sans parler. Ma nièce tricotait avec une vivacité mécanique. Elle ne jeta pas les yeux sur lui, pas une fois. Moi je fumais, à demi allongé dans mon grand fauteuil douillet. Je pensais que la pesanteur de notre silence ne pourrait pas être secouée. Que l'homme allait nous saluer et partir.

Mais le bourdonnement sourd et chantant s'éleva de nouveau, on ne peut dire qu'il rompit le silence, ce fut plutôt comme s'il en était né.

— J'aimai toujours la France, dit l'officier sans bouger. Toujours. J'étais un enfant à l'autre guerre et ce que je pensais alors ne compte pas. Mais depuis je l'aimai toujours. Seulement c'était de loin. Comme la Princesse Lointaine. » Il fit une pause avant de dire gravement : « À cause de mon père. »

Il se retourna et, les mains dans les poches de sa veste, s'appuya le long du jambage. Sa tête cognait un peu sur la console. De temps en temps il s'y frottait lentement l'occipital, d'un mouvement naturel de cerf. Un fauteuil était là offert, tout près. Il ne s'y assit

pas. Jusqu'au dernier jour, il ne s'assit jamais. Nous ne le lui offrîmes pas et il ne fit rien, jamais, qui pût passer pour de la familiarité.

Il répéta :

— À cause de mon père. Il était un grand patriote. La défaite a été une violente douleur. Pourtant il aima la France. Il aima Briand, il croyait dans la République de Weimar et dans Briand. Il était très enthousiaste. Il disait : « Il va nous unir, comme mari et femme. » Il pensait que le soleil allait enfin se lever sur l'Europe...

En parlant il regardait ma nièce. Il ne la regardait pas comme un homme regarde une femme, mais comme il regarde une statue. Et en fait, c'était bien une statue. Une statue animée, mais une statue.

— ... Mais Briand fut vaincu. Mon père vit que la France était encore menée par vos Grands Bourgeois cruels, — les gens comme vos de Wendel, vos Henry Bordeaux et votre vieux Maréchal. Il me dit : « Tu ne devras jamais aller en France avant d'y pouvoir entrer botté et casqué. » Je dus le promettre, car il était près de la mort. Au moment de la guerre, je connaissais toute l'Europe, sauf la France.

Il sourit et dit, comme si cela avait été une explication :

— Je suis musicien.

Une bûche s'effondra, des braises roulèrent hors du foyer. L'Allemand se pencha, ramassa les braises avec des pincettes. Il poursuivit :

— Je ne suis pas exécutant : je compose de la musique. Cela est toute ma vie, et, ainsi, c'est une drôle de figure pour moi de me voir en homme de guerre. Pourtant je ne regrette pas cette guerre. Non. Je crois que de ceci il sortira de grandes choses...

Il se redressa, sortit ses mains des poches et les tint à demi levées :

— Pardonnez-moi : peut-être j'ai pu vous blesser. Mais ce que je disais, je le pense avec un très bon cœur : je le pense par amour pour la France. Il sortira de très grandes choses pour l'Allemagne et pour la France. Je pense, après mon père, que le soleil va luire sur l'Europe.

Il fit deux pas et inclina le buste. Comme chaque soir il dit : « Je vous souhaite une bonne nuit. » Puis il sortit.

Je terminai silencieusement ma pipe. Je toussai un peu et je dis :
« C'est peut-être inhumain de lui refuser l'obole d'un seul mot. »
Ma nièce leva son visage. Elle haussait très haut les sourcils, sur des
yeux brillants et indignés. Je me sentis presque un peu rougir.

Depuis ce jour, ce fut le nouveau mode de ses visites. Nous ne le vîmes plus que rarement en tenue. Il se changeait d'abord et frappait ensuite à notre porte. Était-ce pour nous épargner la vue de l'uniforme ennemi ? Ou pour nous le faire oublier, — pour nous habituer à sa personne ? Les deux, sans doute. Il frappait, et entrait sans attendre une réponse qu'il savait que nous ne donnerions pas. Il le faisait avec le plus candide naturel, et venait se chauffer au feu, qui était le prétexte constant de sa venue — un prétexte dont ni lui ni nous n'étions dupes, dont il ne cherchait pas même à cacher le caractère commodément conventionnel.

Il ne venait pas absolument chaque soir, mais je ne me souviens pas d'un seul où il nous quittât sans avoir parlé. Il se penchait sur le feu, et tandis qu'il offrait à la chaleur de la flamme quelque partie de lui-même, sa voix bourdonnante s'élevait doucement, et ce fut au long de ces soirées, sur les sujets qui habitaient son cœur, — son pays, la musique, la France, — un interminable monologue ; car pas une fois il ne tenta d'obtenir de nous une réponse, un acquiescement, ou même un regard. Il ne parlait pas longtemps, — jamais beaucoup plus longtemps que le premier soir. Il prononçait quelques phrases, parfois brisées de silences, parfois s'enchaînant avec la continuité monotone d'une prière. Quelquefois immobile contre la cheminée, comme une cariatide, quelquefois s'approchant, sans s'interrompre, d'un objet, d'un dessin au mur. Puis il se taisait, il s'inclinait et nous souhaitait une bonne nuit.

Il dit une fois (c'était dans les premiers temps de ses visites) :

— Où est la différence entre un feu de chez moi et celui-ci ? Bien sûr le bois, la flamme, la cheminée se ressemblent. Mais non la lumière. Celle-ci dépend des objets qu'elle éclaire, — des habitants de ce fumoir, des meubles, des murs, des livres sur les rayons...

« Pourquoi aimé-je tant cette pièce ? dit-il pensivement. Elle n'est pas si belle,—pardonnez-moi !... » Il rit : « Je veux dire : ce n'est pas une pièce de musée... Vos meubles, on ne dit pas : voilà des

merveilles... Non...Mais cette pièce a une âme. Toute cette maison a une âme. »

Il était devant les rayons de la bibliothèque. Ses doigts suivaient les reliures d'une caresse légère.

— «... Balzac, Barrès, Baudelaire, Beaumarchais, Boileau, Buffon... Chateaubriand, Corneille, Descartes, Fénelon, Flaubert... La Fontaine, France, Gautier, Hugo... Quel appel ! » dit-il avec un rire léger et hochant la tête. « Et je n'en suis qu'à la lettre H !... Ni Molière, ni Rabelais, ni Racine, ni Pascal, ni Stendhal, ni Voltaire, ni Montaigne, ni tous les autres !... » Il continuait de glisser lentement le long des livres, et de temps en temps il laissait échapper un imperceptible « Ha ! », quand, je suppose, il lisait un nom auquel il ne songeait pas. « Les Anglais, reprit-il, on pense aussitôt : Shakespeare. Les Italiens : Dante. L'Espagne : Cervantès. Et nous, tout de suite : Goethe. Après, il faut chercher. Mais si on dit : et la France ? Alors, qui surgit à l'instant ? Molière ? Racine ? Hugo ? Voltaire ? Rabelais ? ou quel autre ? Ils se pressent, ils sont comme une foule à l'entrée d'un théâtre, on ne sait pas qui faire entrer d'abord.

Il se retourna et dit gravement :

— Mais pour la musique, alors c'est chez nous : Bach, Haendel, Beethoven, Wagner, Mozart... quel nom vient le premier ?

« Et nous nous sommes fait la guerre ! » dit-il lentement en remuant la tête. Il revint à la cheminée et ses yeux souriants se posèrent sur le profil de ma nièce. « Mais c'est la dernière ! Nous ne nous battons plus : nous nous marierons ! » Ses paupières se plissèrent, les dépressions sous les pommettes se marquèrent de deux longues fossettes, les dents blanches apparurent. Il dit gaiement : « Oui, oui ! » Un petit hochement de tête répéta l'affirmation. « Quand nous sommes entrés à Saintes, poursuivit-il après un silence, j'étais heureux que la population nous recevait bien. J'étais très heureux. Je pensais : Ce sera facile. Et puis, j'ai vu que ce n'était pas cela du tout, que c'était la lâcheté. » Il était devenu grave. « J'ai méprisé ces gens. Et j'ai craint pour la France. Je pensais : Est-elle *vraiment* devenue ainsi ? » Il secoua la tête :

« Non ! Non. Je l'ai vu ensuite ; et maintenant, je suis heureux de son visage sévère. »

Son regard se porta sur le mien – que je détournai, – il s'attarda un peu en divers points de la pièce, puis retourna sur le visage, impitoyablement insensible, qu'il avait quitté.

– Je suis heureux d'avoir trouvé ici un vieil homme digne. Et une demoiselle silencieuse. Il faudra vaincre ce silence. Il faudra vaincre le silence de la France. Cela me plaît.

Il regardait ma nièce, le pur profil têtue et fermé, en silence et avec une insistance grave, où flottaient encore pourtant les restes d'un sourire. Ma nièce le sentait. Je la voyais légèrement rougir, un pli peu à peu s'inscrire entre ses sourcils. Ses doigts tiraient un peu trop vivement, trop sèchement sur l'aiguille, au risque de rompre le fil.

– Oui, reprit la lente voix bourdonnante, c'est mieux ainsi. Beaucoup mieux. Cela fait des unions solides, – des unions où chacun gagne de la grandeur... Il y a un très joli conte pour les enfants, que j'ai lu, que vous avez lu, que tout le monde a lu. Je ne sais si le titre est le même dans les deux pays. Chez moi il s'appelle : *Das Tier und die Schöne*, – la Belle et la Bête. Pauvre Belle ! La Bête la tient à merci, – impuissante et prisonnière, – elle lui impose à toute heure du jour son implacable et pesante présence... La Belle est fière, digne, – elle s'est faite dure... Mais la Bête vaut mieux qu'elle ne semble. Oh ! elle n'est pas très dégrossie ! Elle est maladroite, brutale, elle paraît bien rustre auprès de la Belle si fine !... Mais elle a du cœur, oui, elle a une âme qui aspire à s'élever. Si la Belle voulait !... La Belle met longtemps à vouloir. Pourtant, peu à peu, elle découvre au fond des yeux du géolier haï une lueur, – un reflet où peuvent se lire la prière et l'amour. Elle sent moins la patte pesante, moins les chaînes de sa prison... Elle cesse de haïr, cette constance la touche, elle tend la main... Aussitôt la Bête se transforme, le sortilège qui la maintenait dans ce pelage barbare est dissipé : c'est maintenant un chevalier très beau et très pur, délicat et cultivé, que chaque baiser de la Belle pare de qualités toujours plus rayonnantes... Leur union détermine un bonheur sublime.

Leurs enfants, qui additionnent et mêlent les dons de leurs parents, sont les plus beaux que la terre ait portés...

« N'aimiez-vous pas ce conte ? Moi je l'aimai toujours. Je le relisais sans cesse. Il me faisait pleurer. J'aimais surtout la Bête, parce que je comprenais sa peine. Encore aujourd'hui, je suis ému quand j'en parle. »

Il se tut, respira avec force, et s'inclina :

« Je vous souhaite une bonne nuit. »

Un soir, — j'étais monté dans ma chambre pour y chercher du tabac, — j'entendis s'élever le chant de l'harmonium. On jouait ces « VIII^e Prélude et Fugue » que travaillait ma nièce avant la débâcle. Le cahier était resté ouvert à cette page mais, jusqu'à ce soir-là, ma nièce ne s'était pas résolue à de nouveaux exercices. Qu'elle les eût repris souleva en moi du plaisir et de l'étonnement : quelle nécessité intérieure pouvait bien l'avoir soudain décidée ?

Ce n'était pas elle. Elle n'avait pas quitté son fauteuil ni son ouvrage. Son regard vint à la rencontre du mien, m'envoya un message que je ne déchiffrai pas. Je considérai le long buste devant l'instrument, la nuque penchée, les mains longues, fines, nerveuses, dont les doigts se déplaçaient sur les touches comme des individus autonomes.

Il joua seulement le Prélude. Il se leva, rejoignit le feu.

— « Rien n'est plus grand que cela », dit-il de sa voix sourde qui ne s'éleva pas beaucoup plus haut qu'un murmure. « Grand ?... ce n'est pas même le mot. Hors de l'homme,—hors de sa chair. Cela nous fait comprendre, non : deviner... non : pressentir... pressentir ce qu'est la nature... désinvestie... de l'âme humaine. Oui : c'est une la nature divine et inconnaissable... la nature... musique inhumaine. »

Il parut, dans un silence songeur, explorer sa propre pensée. Il se mordillait lentement une lèvre.

— Bach... Il ne pouvait être qu'Allemand. Notre terre a ce caractère : ce caractère inhumain. Je veux dire : pas à la mesure de l'homme.

Un silence, puis :

— Cette musique-là, je l'aime, je l'admire, elle me comble, elle est en moi comme la présence de Dieu mais... Mais ce n'est pas la mienne.

« Je veux faire, moi, une musique à la mesure de l'homme : cela aussi est un chemin pour atteindre la vérité. C'est *mon* chemin. Je

n'en voudrais, je n'en pourrais suivre un autre. Cela, maintenant, je le sais. Je le sais tout à fait. Depuis quand ? Depuis que je vis ici.

Il nous tourna le dos. Il appuya ses mains au linteau, s'y retint par les doigts et offrit son visage à la flamme entre ses avant-bras, comme à travers les barreaux d'une grille. Sa voix se fit plus sourde et plus bourdonnante :

— Maintenant j'ai besoin de la France. Mais je demande beaucoup : je demande qu'elle m'accueille. Ce n'est rien, être chez elle comme un étranger, — un voyageur ou un conquérant. Elle ne donne rien alors, — car on ne peut rien lui prendre. Sa richesse, sa haute richesse, on ne peut la conquérir. Il faut la boire à son sein, il faut qu'elle vous offre son sein dans un mouvement et un sentiment maternels... Je sais bien que cela dépend de nous... Mais cela dépend d'elle aussi. Il faut qu'elle accepte de comprendre notre soif, et qu'elle accepte de l'étancher... qu'elle accepte de s'unir à nous.

Il se redressa, sans cesser de nous tourner le dos, les doigts toujours accrochés à la pierre.

— Moi, dit-il un peu plus haut, il faudra que je vive ici, longtemps. Dans une maison pareille à celle-ci. Comme le fils d'un village pareil à ce village... Il faudra...

Il se tut. Il se tourna vers nous. Sa bouche souriait, mais non ses yeux qui regardaient ma nièce.

— Les obstacles seront surmontés, dit-il. La sincérité toujours surmonte les obstacles.

« Je vous souhaite une bonne nuit. »

Je ne puis me rappeler, aujourd'hui, tout ce qui fut dit au cours de plus de cent soirées d'hiver. Mais le thème n'en variait guère. C'était la longue rhapsodie de sa découverte de la France : l'amour qu'il en avait de loin, avant de la connaître, et l'amour grandissant chaque jour qu'il éprouvait depuis qu'il avait le bonheur d'y vivre. Et, ma foi, je l'admirais. Oui : qu'il ne se décourageât pas. Et que jamais il ne fût tenté de secouer cet implacable silence par quelque violence de langage... Au contraire, quand parfois il laissait ce silence envahir la pièce et la saturer jusqu'au fond des angles comme un gaz pesant et irrespirable, il semblait bien être celui de nous trois qui s'y trouvait le plus à l'aise. Alors il regardait ma nièce, avec cette expression d'approbation à la fois souriante et grave qui avait été la sienne dès le premier jour. Et moi je sentais l'âme de ma nièce s'agiter dans cette prison qu'elle avait elle-même construite, je le voyais à bien des signes dont le moindre était un léger tremblement des doigts. Et quand enfin Werner von Ebrennac dissipait ce silence, doucement et sans heurt par le filtre de sa bourdonnante voix, il semblait qu'il me permît de respirer plus librement.

Il parlait de lui, souvent :

— Ma maison dans la forêt, j'y suis né, j'allais à l'école du village, de l'autre côté ; je ne l'ai jamais quittée, jusqu'à ce que j'étais à Munich, pour les examens, et à Salzbourg, pour la musique. Depuis, j'ai toujours vécu là-bas. Je n'aimais pas les grandes villes. J'ai connu Londres, Vienne, Rome, Varsovie, les villes allemandes naturellement. Je n'aime pas pour vivre. J'aimais seulement beaucoup Prague, — aucune autre ville n'a autant d'âme. Et surtout Nuremberg. Pour un Allemand, c'est la ville qui dilate son cœur, parce qu'il retrouve là les fantômes chers à son cœur, le souvenir dans chaque pierre de ceux qui firent la noblesse de la vieille Allemagne. Je crois que les Français doivent éprouver la même chose, devant la cathédrale de Chartres. Ils doivent aussi sentir tout

contre eux la présence des ancêtres, — la grâce de leur âme, la grandeur de leur foi, et leur gentillesse. Le destin m'a conduit sur Chartres. Oh ! vraiment quand elle apparaît, par-dessus les blés mûrs, toute bleue de lointain et transparente, immatérielle, c'est une grande émotion ! J'imaginai les sentiments de ceux qui venaient jadis à elle, à pied, à cheval ou sur des chariots... Je partageais ces sentiments et j'aimais ces gens, et comme je voudrais être leur frère !

Son visage s'assombrit :

— Cela est dur à entendre sans doute d'un homme qui venait sur Chartres dans une grande voiture blindée... Mais pourtant c'est vrai. Tant de choses remuent ensemble dans l'âme d'un Allemand, même le meilleur ! Et dont il aimerait tant qu'on le guérisse... » Il sourit de nouveau, un très léger sourire qui graduellement éclaira tout le visage, puis :

— Il y a dans le château voisin de chez nous, une jeune fille... Elle est très belle et très douce. Mon père toujours se réjouissait si je l'épouserais. Quand il est mort nous étions presque fiancés, on nous permettait de faire de grandes promenades, tous les deux seuls.

Il attendit, pour continuer, que ma nièce eût enfilé de nouveau le fil, qu'elle venait de casser. Elle le faisait avec une grande application, mais le chat était très petit et ce fut difficile. Enfin elle y parvint.

— Un jour, reprit-il, nous étions dans la forêt. Les lapins, les écureuils filaient devant nous. Il y avait toutes sortes de fleurs, — des jonquilles, des jacinthes sauvages, des amaryllis... La jeune fille s'exclamait de joie. Elle dit : « Je suis heureuse, Werner. J'aime, oh ! j'aime ces présents de Dieu ! » J'étais heureux, moi aussi. Nous nous allongeâmes sur la mousse, au milieu des fougères. Nous ne parlions pas. Nous regardions au-dessus de nous les cimes des sapins se balancer, les oiseaux voler de branche en branche. La jeune fille poussa un petit cri : « Oh ! il m'a piquée sur le menton ! Sale petite bête, vilain petit moustique ! » Puis je lui vis faire un geste vif de la main. « J'en ai attrapé un, Werner ! Oh ! regardez, je vais le punir : je lui — arrache — les pattes — l'une — après — l'autre... » et elle le faisait...

« Heureusement, continua-t-il, elle avait beaucoup d'autres prétendants. Je n'eus pas de remords. Mais aussi j'étais effrayé pour toujours à l'égard des jeunes filles allemandes. »

Il regarda pensivement l'intérieur de ses mains et dit :

— Ainsi sont aussi chez nous les hommes politiques. C'est pourquoi je n'ai jamais voulu m'unir à eux, malgré mes camarades qui m'écrivaient : « Venez nous rejoindre. » Non : je préférerai rester toujours dans ma maison. Ce n'était pas bon pour le succès de la musique, mais tant pis : le succès est peu de chose, auprès d'une conscience en repos. Et, vraiment, je sais bien que mes amis et notre Führer ont les plus grandes et les plus nobles idées. Mais je sais aussi qu'ils arracheraient aux moustiques les pattes l'une après l'autre. C'est cela qui arrive aux Allemands toujours quand ils sont très seuls : cela remonte toujours. Et qui de plus « seuls » que les hommes du même Parti, quand ils sont les maîtres ?

« Heureusement maintenant ils ne sont plus seuls : ils sont en France. La France les guérira. Et je vais vous le dire : ils le savent. Ils savent que la France leur apprendra à être des hommes vraiment grands et purs. »

Il se dirigea vers la porte. Il dit d'une voix retenue, comme pour lui-même :

— Mais pour cela il faut l'amour.

Il tint un moment la porte ouverte ; le visage tourné sur l'épaule, il regardait la nuque de sa nièce penchée sur son ouvrage, la nuque frêle et pâle d'où les cheveux s'élevaient en torsades de sombre acajou. Il ajouta, sur un ton de calme résolution :

— Un amour partagé.

Puis il détourna la tête, et la porte se ferma sur lui tandis qu'il prononçait d'une voix rapide les mots quotidiens :

« Je vous souhaite une bonne nuit. »

Les longs jours printaniers arrivaient. L'officier descendait maintenant aux derniers rayons du soleil. Il portait toujours son pantalon de flanelle grise, mais sur le buste une veste plus légère en jersey de laine couleur de bure couvrait une chemise de lin au col ouvert. Il descendit un soir, tenant un livre refermé sur l'index. Son visage s'éclairait de ce demi-sourire contenu, qui préfigure le plaisir escompté d'autrui. Il dit :

— J'ai descendu ceci pour vous. C'est une page de MACBETH. Dieux ! Quelle grandeur !

Il ouvrit le livre :

— C'est la fin. La puissance de Macbeth file entre ses doigts, avec l'attachement de ceux qui mesurent enfin la noirceur de son ambition. Les nobles seigneurs qui défendent l'honneur de l'Écosse attendent sa ruine prochaine. L'un d'eux décrit les symptômes dramatiques de cet écroulement...

Et il lut lentement, avec une pesanteur pathétique :

ANGUS

Maintenant il sent ses crimes secrets coller à ses mains. À chaque minute des hommes de cœur révoltés lui reprochent sa mauvaise foi. Ceux qu'il commande obéissent à la crainte et non plus à l'amour. Désormais il voit son titre pendre autour de lui, flottant comme la robe d'un géant sur le nain qui l'a volée.

Il releva la tête et rit. Je me demandais avec stupeur s'il pensait au même tyran que moi. Mais il dit :

— N'est-ce pas là ce qui doit troubler les nuits de votre Amiral ? Je plains cet homme, vraiment, malgré le mépris qu'il m'inspire comme à vous. *Ceux qu'il commande obéissent à la crainte et non plus à l'amour.* Un chef qui n'a pas l'amour des siens est un bien misérable mannequin. Seulement... seulement... pouvait-on souhaiter autre chose ? Qui donc, sinon un aussi morne ambitieux,

eût accepté ce rôle ? Or il le fallait. Oui, il fallait quelqu'un qui acceptât de vendre sa patrie parce que, aujourd'hui, — aujourd'hui et pour longtemps, la France ne peut tomber volontairement dans nos bras ouverts sans perdre à ses yeux sa propre dignité. Souvent la plus sordide entremetteuse est ainsi à la base de la plus heureuse alliance. L'entremetteuse n'en est pas moins méprisable, ni l'alliance moins heureuse.

Il fit claquer le livre en le fermant, l'enfonça dans la poche de sa veste et d'un mouvement machinal frappa deux fois cette poche de la paume de la main. Puis son long visage éclairé d'une expression heureuse, il dit :

— Je dois prévenir mes hôtes que je serai absent pour deux semaines. Je me réjouis d'aller à Paris. C'est maintenant le tour de ma permission et je la passerai à Paris, pour la première fois. C'est un grand jour pour moi. C'est le plus grand jour, en attendant un autre que j'espère avec toute mon âme et qui sera encore un plus grand jour. Je saurai l'attendre des années, s'il le faut. Mon cœur a beaucoup de patience.

« À Paris, je suppose que je verrai mes amis, dont beaucoup sont présents aux négociations que nous menons avec vos hommes politiques, pour préparer la merveilleuse union de nos deux peuples. Ainsi je serai un peu le témoin de ce mariage... Je veux vous dire que je me réjouis pour la France, dont les blessures de cette façon cicatriseront très vite, mais je me réjouis bien plus encore pour l'Allemagne et pour moi-même ! Jamais personne n'aura profité de sa bonne action, autant que fera l'Allemagne en rendant sa grandeur à la France et sa liberté !

« Je vous souhaite une bonne nuit. »